

Mémoire pour le "PRIX JUDAÏCA"
de l'Université de Genève

S U J E T : ISAAC BENRUBI, JUIF FIDELE, PATRIOTE
DE GENEVE ET COSMOPOLITE FERVENT.

Isaac BENRUBI, né à Salonique le 24 mai 1876, Docteur en philosophie, Privat-docent (1914), Professeur Honoraire (de l'Université de Genève) le 12 juin 1943, mort à Genève le 19 octobre 1943.

(Extrait des "Annales de l'Université de Genève")

Les dates biographiques sèches ci-dessus marquent le cadre de la vie d'un idéaliste de pur sang, consacré entièrement à la philosophie, en général, et à l'étude et la réalisation de la philosophie morale, en particulier.

Je voudrais commencer ce mémoire sur mon maître et ami Isaac Benrubi par le rapport d'une expérience vécue récente : en allant de Genève en Israël - pendant les vacances de Noël - notre avion survola Salonique (ou "Thessalonique") et de ma fenêtre, l'on pouvait bien distinguer les rues et les maisons de cette grande ville grecque; en regardant de haut en bas, je me suis imaginé que dans une de ces rues, il y a une centaine d'années en arrière, le petit Benrubi y a vécu les douze premières années de sa vie.

La communauté judéo-espagnole de Salonique est parmi les plus anciennes de l'Europe et de la Méditerranée. Les premiers juifs y venaient d'Alexandrie encore au deuxième siècle avant J.C.; on croit savoir que l'apôtre Paul a prêché dans la synagogue de Salonique pendant trois samedis, avant qu'il ne fut forcé par les juifs à quitter la ville. Ils parlaient le grec et ils portaient des noms grecs. Après la division de l'Empire Romain, Salonique

devint la ville la plus importante de l'Empire Byzantin après Constantinople, mais les empereurs de Byzance étaient hostiles aux juifs qui ne voulaient pas se convertir au christianisme. Leur souffrance continua pendant l'Empire "latin" des Croisés jusqu'à ce que le gouverneur de Salonique vendît la ville aux Vénitiens en 1423.

Peu après, les Turcs la conquièrent. Durant le 15ème siècle et les siècles à suivre, il y eut une large immigration juive de l'Espagne, du Portugal, de la France, de l'Italie et de l'Afrique du Nord; les ressortissants de ces différents pays allaient dans des synagogues appelées selon leur ville d'origine. Dès le 16ème et jusqu'au 19 siècle, Salonique fut un centre d'études rabbiniques et bibliques, elle était aussi connue comme centre de la "Kabbala", la Mystique juive. (Au 17ème siècle - dès 1657 - le "faux Messie" Chabbataï Z'vi y vécut et prêcha ses idées pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'il fût expulsé par une décision des rabbins importants de la ville.)

Salonique fut aussi connue pour ses imprimeries en hébreu, et ceci dès le début du 16ème siècle jusqu'à la destruction totale de sa communauté juive par l'armée allemande.

Benrubi passa donc son enfance dans cette "ville-mère" (selon une expression en hébreu), dont presque la moitié de la population était de religion juive, jusqu'à ce que ses parents la quittèrent pour passer en Bulgarie où Isaac continua ses études d'école secondaire et ses séminaires pédagogiques. A la fin de ses études, il travailla comme instituteur pendant une année à Philippopolis (1896-1897). En passant, nous tenons à souligner que, comme à Salonique, de même en Bulgarie, le juif dit "Sepharadi" (du mot hébreu "S'pharad = Espagne) parlait et parle toujours le dialecte du "ladino" - à ne pas confondre avec le "ladin(ò)" des Grisons en Suisse - qui est une langue à base d'espagnol mélangée à des mots hébreux et expressions populaires juives du Moyen Age et écrite en caractères hébreux.

Telle était donc la langue maternelle de Benrubi et de ses coreligionnaires, comme celle d'ailleurs de SPINOZA et des juifs d'origine espagnole et portugaise de la Hollande.

Pour une raison que nous ignorons, puisqu'il ne tient pas encore de journal intime, il se décide en 1898 à quitter son entourage familial et national, pour aller faire des études de philosophie et d'histoire à l'Université de Jéna, en Allemagne; il a probablement été attiré par le grand philosophe allemand de cette époque-là, Rudolf EUCKEN.

Il y étudia pendant deux ans tout en concevant le sujet de sa thèse de doctorat (voir plus bas) puis continua ses études ensuite à la plus grande et "riche" Université de Berlin de 1900 à 1903, avec une "interruption" de plusieurs mois à la Sorbonne - son premier contact avec la philosophie française et même avec la langue française.--

En 1904, il retourne à Jéna afin de présenter sa thèse de doctorat (en allemand) sur "Jean-Jacques Rousseaus ethisches Ideal", (Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde an der philosophischen Fakultät der Universität Jena, vorgelegt von I. Benrubi, aus Salonichi), chez le professeur Eucken sus-mentionné.

Celui-ci reçut le jeune étudiant juif de Grèce et son candidat au doctorat non seulement comme un de ses étudiants préférés, mais comme une espèce de fils adoptif de tout point de vue (intellectuel, spirituel et familial), et il en resta une vraie amitié qui dura toute sa vie et jusqu'à sa mort en 1926, amitié qui se reflète dans leur correspondance continue et intéressante, gardée à la Salle des manuscrits de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève (Ms 2236).

Une preuve de cette amitié paternelle et conséquente sont deux lettres de recommandation chaleureuses de R. EUCKEN auprès de ses collègues, l'une datant de 1900, l'autre de

1910 dont je tiens à inclure des photocopies (Doc. I,II) et dont je ne cite qu'une phrase centrale : "... Herr Dr. Benrubi ist ganz besonders geeignet, als Vermittler deutschen und französischen Geisteslebens zu wirken : er steht den leitenden Geistern der französischen Philosophie persönlich nahe".

En septembre 1904, nous trouvons notre "Docteur en philosophie" tout neuf au Deuxième Congrès de Philosophie qui a lieu à Genève et qui est "d'une importance décisive pour mon avenir, c'est que j'y ai pris contact non seulement avec le bergsonisme, mais aussi avec tout l'ensemble de la philosophie contemporaine en France..." (cf. "Souvenirs sur Henri Bergson", chez Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1942, p. 6). "... C'est depuis le Congrès de Genève que j'ai commencé à me rendre compte de la grande valeur de ce mouvement ... afin de le faire connaître dans les autres pays et tout particulièrement en Allemagne..."

"... C'est seulement en 1906 que j'ai réussi à donner à ce projet un commencement de réalisation, en m'imposant une tâche plus vaste. Voyant en effet d'une part que la grande majorité des philosophes allemands ignoraient presque tout du renouveau de la philosophie contemporaine en France, et d'autre part, que, jusqu'à un certain point, les philosophes français connaissaient d'une façon insuffisante les récents aspects de la métaphysique spiritualiste en Allemagne, j'ai voulu, en étudiant la philosophie française pour moi-même, servir à cet égard "d'intermédiaire entre les deux pays". (cf. op. cit., pages 6 et 7).

C'est donc à Genève où (par hasard) avait lieu ce Congrès de Philosophie (en 1904), mais où dans l'avenir pas trop lointain sera sa nouvelle patrie, que se cristallisait l'idée-maîtresse de sa vie intellectuelle et de son oeuvre philosophique : devenir et être un "officier de liaison intellectuel et spirituel" entre la pensée allemande et les grands courants de la philosophie contemporaine en France, sur les-

quels il avait l'intention de publier un ouvrage, d'abord en allemand (op. cit., p. 7-8) et plus tard en français... S'il se décida donc à Genève de se rendre à Paris "pour étudier à fond le mouvement philosophique en France" en y demeurant une dizaine d'années, puisqu'il croyait remplir une mission internationale, il était, d'autre part, tout de suite résolu, et sans hésiter un seul moment, à quitter ce pays lorsque la guerre éclata. Il nous dit dans son journal: "lorsque la guerre mondiale de 1914-1918 éclata au début du mois d'août, je tombai dans le plus grand désespoir. J'y voyais non seulement la destruction de mon activité intermédiaire entre la philosophie française et la philosophie allemande, mais aussi celle de tous mes projets de travail. Afin de rester indépendant, je me décidai dans la seconde moitié du mois de septembre à quitter la France. Je me réfugiai à Genève où je passai la terrible période de la guerre. Mes rapports avec les philosophes français et allemands en souffrirent énormément. Non seulement je ne les ai pas revus pendant toute la durée de la guerre, mais encore j'ai interrompu presque toute correspondance avec eux". (op. cit. p. 102)

Cette attitude intransigeante en ce qui concerne ses convictions et ses conceptions du monde et de la vie, et qui sont ancrées profondément dans l'idéal moral de Benrubi, ce désir d'indépendance et ce refus de tout compromis, bref, cette fidélité à soi-même nous fait toucher et aborder le premier point de notre sujet, à savoir : Benrubi en tant que juif, c'est-à-dire, en tant que fils fidèle du peuple juif. Ce terme de "peuple" soulève probablement le problème souvent et beaucoup discuté, à savoir s'il existe un "peuple juif"? (Car Benrubi a vécu avant la naissance de l'Etat d'Israël qui prend ce terme comme un fait accompli...!) Sans toutefois entrer dans les détails de cette question juive, je voudrais donner les raisons de ma définition ci-dessus :

1) Benrubi a grandi et vécu comme un membre d'une communauté qui est basée sur la tradition et la religion juives, et il a connu tous les us et coutumes de cette communauté... Cependant, il n'était pas pratiquant ni religieux au sens restreint du mot, car il n'observait pas les lois et les commandements des rabbins et des autres autorités de la religion juive, comme les lois du "boire et du manger", par exemple, le fait qu'il est défendu de boire du lait avec de la viande. Et pourtant, il se sentait solidaire de ses "frères" à certaines occasions, surtout lors des fêtes juives, comme la Pâque, car il note dans le journal cité, qui d'ailleurs est écrit uniquement en langue allemande - pas en "ladino" sa langue maternelle, ni en français, sa langue parlée - comme suit : "Vorige Woche habe ich bei Hauchmann(?) und Starobinski Pessach mitgefeiert"... "Immerhin eine kleine Abwechslung in meinem langweilig einsamen Leben"... A un autre endroit du journal, il raconte qu'il vient de participer à la fête de "Hannoukka" - la fête des Macchabées - chez le docteur Starobinski.

A cet égard, je me permets de rappeler une réminiscence personnelle: en sortant de la synagogue de Genève, lors de la fête de "Chavu'ot" (la Pentecôte juive) en 1940, je n'ai rencontré personne d'autre que mon professeur de philosophie Benrubi qui me disait un peu en guise d'excuse mais d'un ton sympathique - comme pour tout ce qu'il disait - et avec un sourire : "C'est la fête juive que j'aime le plus et pour laquelle seule je viens à la synagogue, parce que l'on orne et décore l'intérieur avec de la verdure et des arbres, et on l'on y apporte des fruits.

(En Israël, on l'appelle aussi la "fête des premiers fruits de l'année"...). Cela montre qu'il ne s'était jamais éloigné de son passé et des expériences de son enfance vécue dans un milieu juif.

Sans savoir même s'il se sentait juif ou non, on le considérait décidément comme un membre de la communauté juive de Genève et on le tenait en haute estime comme un de ses hommes d'élite; d'autre part, il fut considéré par les chrétiens

comme un membre représentatif de son groupe "ethnique". Dans le premier cas mentionné, la preuve en est une demande adressée par l'Union Générale des Etudiants Juifs de l'Université de bien vouloir faire partie d'un Comité de patronage, ensemble avec les notables de la Communauté juive et membres de toutes les professions et positions sociales.

Dans le second cas, le président de l'Association Chrétienne des Etudiants de Genève, le stud. med. Raymond de Saussure s'adresse à lui par la lettre suivante :

"l'intérêt que vous portez depuis si longtemps à notre Association Chrétienne d'Etudiants me pousse à vous demander si vous accepteriez de nous parler sur cette question : "Le Problème Israélite".

- Nous connaissons si peu cette question dans laquelle vous êtes spécialiste et pourtant nous savons combien grande est la souffrance des juifs.

- Si par exemple, vous nous montriez sous quels aspects la question israélite se pose dans les différents pays chrétiens et que vous donniez quelques suggestions sur le moyen d'améliorer les conditions d'existence des juifs, nous en serions très intéressés.

- Cette conférence que nous vous proposons serait pour le dimanche 18 mai, à 8 heures et demi (du soir) dans notre Foyer des Etudiants, 7, bd. des Philosophes.

- J'espère vivement que vous pourrez agréer notre demande et je vous prie de recevoir, Monsieur, mes compliments les plus respectueux (signature). (Doc. III)

Il est bien probable que Benrubi a accepté les deux invitations étant donné qu'un de ses traits caractéristiques était la gentillesse et l'amour pour ses étudiants et étudiantes, en particulier de l'"Ecole d'Etudes Sociales pour Femmes" qui était son auditoire le plus reconnaissant et le plus agréable.

Il note dans son journal, à la date du 11 décembre 1936 :
"Gestern abend beteiligte ich mich an der "Escalade"-Feier der "Ecole d'Etudes Sociales pour Femmes", zu der ich von der "Association des élèves" eingeladen war.

Irre ich nicht, so ist das wohl das erstemal, dass ich an einer derartig rituell-"patriotischen" Feier teilnahm. Es war ein fröhlicher, mich erquickender Abend, namentlich weil ich fühlte, dass die Schülerinnen, die mich einluden, deren Mehrzahl meine Vorlesungen besuchen, aufrichtig mit mir sympathisieren und mir dankbar sind für das Wenige, das ich ihnen biete. Ich sass beim Souper zwischen der Directrice, Marguerite Wagner und einer Schülerin. ... Im Ganzen eine schöne Erinnerung".

Si Benrubi est toujours disposé à aider autrui socialement et intellectuellement, il est aussi prêt à accepter l'aide qu'on lui offre, quoique ce cas soit rare; preuve en est la lettre de recommandation suivante du Rabbin Louis-Germain Lévy adressée au Grand Rabbin de Paris, Israël Lévy, que je cite : "Mon cher Maître! Je me permets de recommander à votre meilleur accueil, M. Benrubi, philosophe de grande valeur et dont son long labeur est d'un grand mérite. Il vient de publier un ouvrage sur "La philosophie contemporaine en France", en deux grands tomes. A la suite du mouvement hitlérien, il a dû quitter son poste de Chargé de Cours à l'Université de Cologne. Il voudrait faire des conférences en France. Pourrait-on l'employer au Séminaire? Avec mes respectueuses salutations".

Nous avons cité cette lettre pour la raison mentionnée, mais aussi parce qu'elle jette la lumière sur deux faits biographiques importants, bien qu'ici nous soyons en train de brûler les étapes :

1) l'une est la publication longtemps projetée de son livre "Les sources et les courants de la philosophie contemporaine en France", paru chez Alcan (1933), qui fut précédé par la version allemande de ce livre, paru chez Felix Meiner à Leipzig (1928), tandis qu'une maison d'édition anglaise en avait publié une version très abrégée en 1926 sous le titre de "The Contemporary Thought of France".

2) L'autre est le fait de son poste d'enseignement comme Chargé de Cours à l'Université de Bonn sur la pensée française contemporaine; ce fut probablement un des laps de temps les plus heureux de sa vie, tant au point de vue matériel qu'au point de vue intellectuel et "idéologique" puisqu'il put enfin réaliser son rêve favori et son idéal aussi longtemps nourri en tant que médiateur entre philosophes des peuples français et allemands, d'une façon réussie et satisfaisante, et probablement devant un auditoire assez grand et intéressé. Hélas! Nous ne savons rien de précis à ce propos, parce que son journal "intime" qui nous sert de base biographique essentielle s'arrête en novembre 1927, avant sa nomination de Chargé de Cours à Bonn et ne recommence que le 28 novembre 1933, donc après son départ de l'Allemagne nazie.

Le seul point d'information que nous avons trouvé par hasard dans son journal est une coupure d'un journal hollandais (du 11 avril 1931), contenant un compte-rendu d'une conférence de M. Ben-Rubi "(de Bonn)" sur les racines de la morale, à la "Domus Spinozana" de La Haye.

Le seul fait authentique sous ce rapport est le récit suivant que nous, les étudiants de son cours à l'Université de Genève, avons entendu de sa propre bouche à propos d'une conférence du célèbre philosophe et psychologue allemand Ludwig KLAGES; dans l'aula bondée de l'Université de Bonn et en présence du corps académique, celui-ci s'arrêta soudainement au milieu de son discours en cherchant le début d'une citation de GOETHE, dont il ne se rappelait que la deuxième partie qui était : "...Wie könnte denn die Rose blühen, wenn sie des Gottes Herrlichkeit erkannte"?

(Il avait donc oublié les premières lignes de ce quatrain qui riment avec les dernières...)

Pendant quelques instants un silence embarrassé régna dans la salle pleine de l'élite intellectuelle. Au bout d'un

moment Isaac Benrubi, pour sauver la situation, se leva et compléta la citation :

"... All'unser redlichtes Bemühen, - Glückt nur im unbewussten Momente"-.... Et l'auditoire (encore pré-hitlérien) d'applaudir à notre étranger juif (de France).

Quelques années plus tard - s'il était resté en Allemagne comme tant de Juifs allemands et étrangers - on l'aurait probablement trouvé (ou à jamais retrouvé) au camp de BUCHENWALD, à peu de kilomètres de distance de la maisonnette de Goethe ... ("Uebermütig sieht's nichts aus, dieses kleine Gartenhaus...")

Une preuve en plus que Benrubi se trouve en Allemagne autour de 1930 est le fait qu'il est invité à donner une conférence sur le sujet "Henri BERGSON und seine Lehre", à la loge Juive de Berlin, le 13 février 1930, en remplaçant le Docteur Martin Buber (indispos), le célèbre judaïste, traducteur de la Bible en allemand, et expert du "Hassidisme", un des courants modernes de la Mystique Juive.

La lettre de recommandation au Grand-Rabbin de Paris, ainsi que beaucoup d'autres demandes en aide n'avaient pas de résultat pratique et il passait un temps terriblement difficile à tous les points de vue (surtout des moyens d'existence et des problèmes de santé) après son retour d'Allemagne (en France); preuves en sont les passages suivants de son journal, écrits à Paris et à Cannes où il a passé ses vacances d'été :

(Paris, le 20 février 1934). "... Wieder ein langes Schweigen (d'écrire dans le journal). Und wieder dieselben Gründe : höchst langweilige trübe Zeiten hinter mir in Paris, Grippe, und während der Krankheit völlige Vereinsamung; dazu noch Sorgen wegen meiner Lage und schwankende Gesundheit..."

"... Fast 6 Monate habe ich kein Tagebuch geführt. Hauptsächlich, infolge der grossen Apathie und Sorgenfülle, die mich verzehren. In Paris war ich einsam und traurig..."

Il est navrant de voir et de savoir qu'un tel homme qui avait tous les dons d'un grand philosophe et d'un grand

homme, et qui était lié d'amitié avec les grands esprits de son temps - tels'Eucken et Bergson, Boutroux et Scheler (les philosophes), Romain Rolland et Albert Einstein, qui lui rendaient visite à sa "cave" malchauffée, 8, rue Saint-Léger, à Genève, - devait souffrir autant et être aussi près du désespoir à cause de soucis matériels.

Nous verrons cependant dans la suite de notre mémoire "in memoriam" qu'il y avait une autre cause qui aggravait son état critique, cause qui est à rechercher dans la situation politique de l'Europe, depuis 1914...

2. Isaac Benrubi, Patriote de la Cité de Jean-Jacques Rousseau

Avant de nous mettre à attaquer le deuxième point de notre exposé, nous voudrions nous permettre une remarque générale qui a cependant trait, directement ou indirectement, au sujet ci-dessus : Benrubi n'est pas né à Genève, pendant ses 38 premières années il n'y a d'ailleurs pas vécu toujours, et même après, depuis 1914, lorsqu'il s'est "réfugié" à Genève pour être "au-dessus de la mêlée" jusqu'à peu avant la seconde guerre mondiale, il était plutôt un "oiseau migrateur" changeant de pays, de ville et de domicile, sans cesse. Pourtant, il ne pouvait y avoir de meilleur genevois que Benrubi, et ceci non pas parce qu'il a aimé la ville et la campagne genevoises, en la parcourant jour et nuit, généralement comme promeneur solitaire - beaucoup de gens ont fait cela avant lui, surtout des hommes de lettres pour qui Genève était aussi leur seconde patrie, -.

S'il était donc, malgré tout, genevois du fond de son coeur, et l'antithèse d'Ahasver, du type du "juif errant", - de l'homme sans terre ni patrie, - c'est que Genève (et le canton de Genève) était sa patrie spirituelle, liée indissolublement à son âme de poète et de philosophe par l'idée-mère de sa vie intellectuelle, le "leit-motif" de son oeuvre : l'idéal moral en général, l'idéal moral de Jean-Jacques en particulier. Comme Jean-Jacques est à partir d'un certain moment de sa vie d'écrivain devenu un des grands maîtres du style français, nous osons "soutenir la thèse" que Benrubi a accompli une espèce de miracle linguistique, lui dont les langues premières étaient le "ladino" et le bulgare, donc des langues étrangères à la langue allemande, en présentant par la rédaction de sa thèse "Jean-Jacques Rousseaus etisches Ideal" (op. cit) un chef-d'oeuvre de langue philosophique et littéraire concise (en allemand), basé d'ailleurs sur la connaissance profonde et approfondie de l'oeuvre intégrale de l'oeuvre de Rousseau écrite en français (qu'il a dû traduire par

extraits pour ce but). Cet exploit, si j'ose dire, était possible et imaginable seulement grâce à une identification complète de l'auteur à son sujet et par un enthousiasme sans bornes pour la personnalité de son "héros", le "Citoyen de Genève", et son idéal moral.

Cependant, pour rester fidèle aux faits pertinents, revenons à l'ensemble des relations personnelles de Benrubi avec Genève et avec Rousseau, en tant que genevois :

(1) Benrubi "rencontre" et connaît Genève lors du Deuxième Congrès de Philosophie mentionné en haut (1904) auquel il fait d'ailleurs une communication significative sur "Le Retour à la Nature de Rousseau";

2) Jusqu'en 1914 il ne fait à Genève que des visites-éclair, son centre d'intérêt étant les philosophes français qui se trouvent à Paris;

3) Dès 1913, il adhère à la "Société Jean-Jacques Rousseau", recevant la Carte de Membre No 87, signé par le Président Bernard Bouvier qui, plus tard, devient son ami et son auditeur assidu à ses conférences concernant Rousseau, Madame de Staël et Amiel; (Doc. IV)

4) En septembre 1914, il quitte Paris pour s'installer à Genève, pendant toute la durée de la guerre;

5) Le 10 novembre 1914, le Département de l'Instruction Publique de la République et du Canton de Genève l'autorise "à annoncer un cours de privat-docent sur "Les Grands Continuateurs de Rousseau". (Doc. V)

Le cours proposé était donc en rapport avec le sujet de sa thèse, "Rousseau", et, en plus, avec son idée favorite, les influences que celui-ci a exercées sur la vie intellectuelle, spirituelle, morale et sociale en Suisse et en Europe.

Ce fut pendant ses études en Allemagne qu'il avait étudié à fond et "con amore" les grands philosophes allemands tels KANT, FICHTE, SCHELLING et HEGEL, aussi bien que les grands poètes tels que GOETHE et SCHILLER.

C'est là qu'il a probablement conçu l'idée-maîtresse de son travail à venir en ce qui concerne ce sujet, à savoir que l'oeuvre de Rousseau est, pour ainsi dire, la source de tous les grands courants de la pensée et de la poésie allemandes, ainsi que de la pédagogie en langue allemande, depuis PESTALOZZI jusqu'à ces jours.

Deux ans auparavant (en 1912), il avait publié une étude dans la "Revue de Métaphysique et de Morale" (Tome XX, Paris, 1912) sur "Goethe et Schiller, continuateurs de Rousseau" et dans la même année, avait contribué à un article au Tome VIII des "Annales de la Société J.J. Rousseau", sur "Rousseau et le mouvement philosophique et pédagogique en Allemagne" dont nous ne voudrions citer qu'une phrase, particulièrement belle et caractéristique en même temps :

"Je crois, au fond, qu'il n'y a pas de contradiction entre l'esprit de la pédagogie de Pestalozzi et l'idéal d'éducation de Goethe; un souffle de vrai rousseauisme pénètre les idées du grand poète, aussi bien que celles du grand pédagogue".

Le premier sujet de son cours de privat-docent à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève était donc en filiation avec son idée directrice, et dans la première conférence de ce cours, il dit, entre autre :

"Goethe a admiré et aimé Rousseau dès sa plus tendre jeunesse et jusqu'à sa mort".

Toutes les fois qu'il parle de lui, il en parle avec sympathie (par exemple, dans son livre autobiographique "Dichtung und Wahrheit"); et, en parlant de Goethe et Schiller, par la suite, dit en concluant :

"Goethe et Schiller ont été des rousseauistes, non pas parce qu'ils ont adoré aveuglément un de leurs maîtres... Leur "rousseauisme" consiste dans leur combat énergique contre les hypocrisies de la civilisation purement intellectualiste, une lutte pour un ennoblement intérieur de la vie individuelle et sociale. En ce sens, ils sont les plus heureux continuateurs de Rousseau..."

Pourtant, les attaches de Benrubi avec la vie et la ville de Rousseau ne sont pas uniquement spirituelles ou culturelles, mais aussi topographiques ; ici, l'on pourrait dire - en paraphrase d'un célèbre poème d'amour :

"Tout tourne autour - non pas de la statue de Voltaire - mais de l'île de Rousseau"... Ou, en d'autres mots, l'île de Rousseau est pour lui une espèce de sanctuaire privé, un lieu de pèlerinage presque journalier où il amène aussi ses connaissances et amis qui viennent lui rendre visite, c'est un lieu de repos et de récréation, de détente et de contemplation, une vraie île dans la "mer" des soucis quotidiens et de "tant de peines"... (L'endroit où il peut à de rares moments trouver la "Sophrosyné" dont parlait, chez les Grecs Anciens, Xénophone, Platon, Aristote, et au 19ème siècle, Schopenhauer et Nietzsche sur lesquels Benrubi a écrit un très bel essai.)

Elle est mentionnée très souvent dans son journal intime où il note tout ce qui lui tient à coeur, et l'on a l'impression qu'il se sent vraiment chez lui, en écrivant de l'île. Pour ne citer qu'un exemple de ce journal : (le 24 juillet 1924) - "Infolge eines Gewitters, das vorgestern in Genf und in der ganzen Schweiz grosse Verwüstungen angerichtet hat, ist eine der Pappeln an der "Rousseau-Insel" gebrochen worden. Ich war gestern an Ort und Stelle, die Insel sah trostlos aus". (Comme si l'on eut ravagé sa maison).

Une autre fois, il raconte qu'il a rencontré Alfred BOISSIER, l'archéologue genevois, qui fait demi-tour afin de l'accompagner à "son" île de Rousseau. Nous le mentionnerons à la fin pour une raison bien différente.

(6) Lorsqu'il se trouve à Genève - ce qui est le cas généralement pendant les semestres où il a ses cours à donner - il prend part à la plupart des rencontres et excursions universitaires, et sert, à deux reprises, comme membre du jury, et même en tant que rapporteur d'un travail pour le "Prix Disdier" (en 1936) qui portait sur "la philosophie

morale de Max SCHELER" à propos duquel il était certes le plus grand expert en Suisse, sinon en Europe, étant donné qu'il était son ami très proche pendant un quart de siècle.

(7) Cela fut au "Dies Academicus" (en juin 1936) - peu importe ... Mais, en même temps, et sur la même page de son journal "allemand", il fait une note d'ordre rétrospectif que nous voudrions citer "in extenso", et dans la langue de version originale (allemand) puisqu'elle illumine d'une façon extraordinaire et touchante les différents aspects de cette nature idéaliste et, si j'ose dire, tragique : (le 6 juin 1936)

"Meine 60 Jahre habe ich in aller Stille begangen... Kein Mensch hat davon Notiz genommen... Ich selbst habe mich erst im Laufe des Tages (24.5) beim Arbeiten im "Jardin des Bastions" durch das Zwitschern der Vögel daran erinnert, als ob sie mich ab der Vereinsamung trösten wollten... Immerhin war das Anlass für mich, Selbstetrachtungen zu machen über Vergangenheit und Zukunft. Das tat ich morgens (im "Parc des Bastions") und nachmittags bei der Wanderung zu Charles BAUDOIN in Saconnex-d'Arve. Bei Baudouin traf ich Salives und Familie. Ich blieb dort zum Tee und zum Abendessen. Es herrschte heitere Feststimmung. Also, ohne es zu ahnen, haben die Familien Baudouin und Salives meinen Geburtstag gefeiert. Nach dem Abendessen kehrte ich wieder beim Mondschein und schönen Sternenhimmel zu Fuss nach Hause zurück. Die Baudouins und Salives begleiteten mich ein Stück, und ich rezitierte unterwegs, vom Mondschein betrunken, Goethes "An den Mond"... Also, ich bin mit meinen weissen Haaren ein Kind, in den Tag hinein lebend, ohne Familie, ohne sichere Existenz, ohne Haschen nach hohen Posten und Ruhm... Ich würde lügen, wenn ich sagen wollte, dass ich mit meiner Lage zufrieden bin, aber ich füge mich in mein Schicksal und hoffe immer noch, dass doch bessere Tage kommen werden für mich und für die Menschheit. (ces mots sont soulignés par moi, Y.H.Z.).

(8) Sans vouloir être la proie d'associations d'idées, qu'il me soit permis de rappeler ici une réminiscence personnelle qui m'est restée chère "sub specie durationis" et ayant trait au chant des oiseaux que nous venons de mentionner: pendant une promenade nocturne où j'accompagnai Benrubi entre Genève et Vézenaz, il s'arrêta tout à coup au bord de la route, près d'un arbre, en écoutant le chant de oiseaux, et me demanda: "est-ce que vous distinguez les voix des rossignols? C'est la voix la plus belle des oiseaux et celle que je préfère..."

Nous restâmes à écouter pendant plusieurs minutes avant de continuer notre chemin du retour.

Cette proximité à la nature (Nähe zur Natur) et cet organe particulier d'entendre et de saisir l'harmonie de la nature (et de l'univers) me semblent être tout à fait en accord avec l'esprit de Rousseau, d'une part, et, exprime d'autre part, l'âme de Isaac Benrubi dans toute son essence.

(9) Enfin, pour terminer cette deuxième partie, la partie centrale de notre exposé, nous voudrions "trahir un secret" d'ordre personnel aussi; nous avons "hérité" après le décès de Benrubi en octobre 1943, et grâce aux bons soins de son ami André Oltramare, son ancienne édition de l'"Emile" que nous avons évidemment gardé comme une relique, ce fait n'intéresserait personne sauf nous-même, s'il n'y avait pas la raison que :

1) à en juger selon l'état extérieur du livre, son propriétaire et lecteur a dû le lire des centaines de fois, et ce fut - semble-t-il - vraiment un de ses livres de chevet, à côté de la "Nouvelle Héloïse";

2) quant à son aspect "intérieur", il a fait peu de notes en marges et surtout très courtes, mais il a souligné la presque-totalité des 500 pages environ, un nombre infini de fois et en différentes couleurs, ce qui montrait aussi combien il a estimé et apprécié la valeur de ce livre.

Il reste à signaler que l'"Emile qui est certes un des chefs-d'oeuvre de Rousseau et de la littérature pédagogique européenne, a servi en quelque sorte de "Bible" aux fondateurs de l'"Institut Jean-Jacques Rousseau" (ou l'"Ecole de Genève"), - Edouard Claparède, Pierre Bovet et Adolphe Ferrière, - institut de petite envergure, qui s'est agrandi et développé à être une des grandes facultés de l'Université de Genève, la "Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education".

Pour beaucoup d'éducateurs et instituteurs de mon pays, - la Palestine d'alors et Israël aujourd'hui - qui étaient parmi les ingénieurs du bâtiment pédagogique, le nom de Genève était synonyme du nom de l'Institut J.-J. Rousseau. Benrubi a d'ailleurs donné un cours à maintes reprises sur "La psychologie en Suisse Romande" et il a consacré dans son livre "Les sources et les courants de la philosophie contemporaine en France" (chez Félix Alcan, 1933) tout un chapitre sur la "Psychologie de l'homme normal" traitant de Flournoy, de Claparède, de Bovet, de Baudouin et de Piaget. (cf. op. cit. p. 60-109).

3. BENRUBI, Cosmopolite fervent

Avant de nous mettre à voir de plus près et de comprendre le troisième trait du caractère et de l'esprit de Benrubi, son cosmopolitisme - nous tenons à faire un tour d'horizon succinct de son oeuvre de docent et d'écrivain philosophique; on peut la diviser en deux parties, grosso modo :
1) ses cours et écrits comme historien de la philosophie, qui embrassent, sauf les sujets centraux déjà mentionnés - Rousseau et le Rousseauisme, ainsi que la philosophie française contemporaine - une foule de penseurs anciens et modernes avec un accent sur le côté moral de leur pensée, tels que Marc-Aurèle, Spinoza et Leibnitz, Kant, Hegel et Nietzsche.

2) des manuscrits inédits (écrits à la main) comme "La philosophie de Spinoza" (120 pages), "Les grands courants de la pensée morale" (de l'Antiquité à nos jours), et "Une introduction à un Traité de morale portant sur la connaissance et l'unité des choses", dans lequel il présente et développe sa propre conception du monde et de la vie (400 pages). Ce "Traité de morale" écrit dans l'esprit de Spinoza et Rousseau méritera, à notre avis, une publication posthume : nous essaierons de le proposer à la Fondation "Eucken-Bund" à Jéna, en vue d'une traduction en allemand, puisqu'il présente un intérêt durable et "sub specie aeternitatis", - en confirmation du mot de Bergson et de Benrubi, - je l'ai trouvé sans référence chez l'un et l'autre, - que : "Tout philosophe a deux philosophies, la sienne et celle de Spinoza".

En mentionnant SPINOZA et le manuscrit de Benrubi sur lui, nous voudrions en insérer la première page en photocopie (Doc. D) (dans l'appendice), et en prétendant que Spinoza était la seconde "étoile polaire" dans le firmament spirituel de son auteur, nous nous sentons obligés "moralement" à

citer un court extrait de cette page qui d'ailleurs, sert aussi d'ouverture à son cours sur l'ETHIQUE de Spinoza que nous avons eu la joie et le bonheur de suivre au semestre d'hiver 1943/43 (voir aussi photocopie d'une page de mes notes) : (Ar. vii)

"La préoccupation centrale de toute son oeuvre et de tout son être présente un caractère profondément moral : c'est la recherche des moyens les plus efficaces de devenir vertueux et heureux, conformément à la vraie nature de l'univers, en général, et de l'homme en particulier. Toutes ses méditations, tous ses écrits, et même toute sa vie, ne visent en dernière analyse qu'un seul but : la pratique du bien et de la justice, le bonheur et la béatitude..." C'est donc toujours l'accent sur le contenu moral de la philosophie qui est le "Alpha et Omega" de la pensée benrubienne et de son enseignement universitaire, l'accent qui était mis aussi d'ailleurs sur son dernier cours (au semestre d'été 1943) sur la philosophie d'Emmanuel Kant, et dont la toute dernière conférence fut sur la "paix perpétuelle" ("Vom ewigen Frieden").

Ce fut en juillet 1943... Trois mois plus tard seulement il fut conduit à sa dernière demeure, accompagné de ses meilleurs amis parmi lesquels : Charles Baudouin, André Ultramare et Marcel Raymond, au cimetière juif de Veyrier à Genève...

Pour ce qui est de Spinoza qui est philosophe "moderne" mais pas trop éloigné du Moyen-Age, surtout en ce qui concerne ses affiliations et ses héritages de la pensée juive et néo-platonicienne médiévale, et même quant à Rousseau, mort avant la Révolution Française, il ne peut pas y avoir encore de contradiction entre "patriotisme" et l'idée d'une unité plus large telle que "l'Europe" ou même "l'humanité"...

Ceci est différent quant aux hommes d'après la Révolution française et tout le 19ème siècle. A cet égard, cependant, Benrubi (grâce à Rousseau) nous rend la tâche plus facile en affirmant que celui-ci porte en lui déjà les tendances politiques et sociales essentielles du 19ème siècle, et par là-même, on peut trouver chez lui un idéal "international" et un "patriotisme humain".

Il va de soi que chez Madame de Staël - la fille spirituelle de Rousseau - cette idée et cet idéal (moral) va en s'élargissant et en s'approfondissant, à tel point que l'on peut la regarder comme la créatrice de l'"esprit européen". (cf. Annales de la Société J.-J. Rousseau, tome 27, pages 120-123).

"Si Rousseau est le vrai fondateur de l'esprit européen, Madame de Staël en représente une des plus belles incarnations au début du 19ème siècle. Elle est le type du "bon européen" au sens goethéen et nietzschéen du mot... Elle est franchement cosmopolite". (ib.)

... Ce qui est vrai pour Madame de Staël l'est "à fortiori" pour Henri-Frédéric AMIEL. Si nous voulons réserver ici une place plus large et importante à Amiel, ce n'est pas en sa qualité de fils ou petit-fils spirituel de Rousseau, pour parler avec Benrubi, mais plutôt à cause du fait incontestable que Benrubi est un des pionniers importants et primordiaux dans la connaissance et la diffusion de la pensée d'Amiel, en général, et en particulier, en Allemagne et en Suisse allemande.

Il était un des seuls qui s'y intéressait et pour le dire d'emblée, en nous étendant un peu davantage sur Amiel, ce n'est pas non plus à cause de son importance comme philosophe et écrivain de langue française suisse-romand,

mais parce que nous sommes convaincu(s) que Benrubi sent à l'égard d'Amiel une espèce d'affinité élective personnelle (ce que le "grand consolateur" de Benrubi, Goethe, a appelé "Wahlverwandschaft", et ceci surtout à cause de son esprit cosmopolite prononcé.

Nous nous permettons de citer comme preuve le passage suivant de son journal (en allemand) :

(27 septembre 1921). - "Heute war der hunderste Geburtstag Amiels, eines der grössten Meister des Tagebuchs. Ganz aufrichtig habe ich dieses Ereignis als ein Geburtstagfest gefeiert. Da Charles Werner Amiel ebenso hochschätzt, hat er mich zu Mittag eingeladen, und wir haben konstatiert, dass dies die einzige Feier ist, die heute in Genf veranstaltet worden ist... Mit Amiel beschäftige ich mich seit meiner Ankunft in Genf. Ich habe für ihn eine grosse Sympathie, da ich ihn für einen der grössten Sucher der Innerlichkeit halte. Ich trage mich seit langem mit dem Gedanken, meine Vorlesungen über ihn als Buch herauszugeben. Hoffentlich verwirklich' ich einmal diesen Wunsch... Eigentlich hätte ich Amiel als Vorbild der Tagebuchführung nehmen sollen : seine Energie, fast täglich Erlebtes und Gedachtes seinem Tagebuch anzuvertrauen, ist geradezu bewundernswert. Er betrachtete das als die Hauptangelegenheit seines Lebens. (Das kann ich von mir nicht behaupten...) Aber ich nehme an, dass Amiel vielleicht geahnt hat, dass sein Tagebuch einmal veröffentlicht sein würde, und zwar ohne Weglassungen".

Et bien, notre "ami d'Amiel" a donc prédit exactement ce qui s'est passé et ce qui se passera encore dans l'avenir quant à l'édition intégrale de l'oeuvre "unique" d'Amiel. Nous avons la chance de pouvoir fournir ici quelques détails des plus récents, grâce aux bons soins de Monsieur

Philippe Monnier (voir ci-dessous). sur cette édition monumentale d'un manuscrit de 17'000 pages :

"L'édition en 12 volumes, entreprise en 1976 par l'équipe de Genève (Bernard GAGNEBIN, Philippe MONNIER, Pierre DIDO et Anne COTTIER-DUPERREX) et publiée aux éditions "L'Age d'Homme" à Lausanne, se poursuit au rythme d'environ un volume par année; sont actuellement disponibles les tomes I, II et III (allant de 1839 - 1860).

Le tome IV est sous presse et devrait sortir au printemps 1981, pour le centenaire de la mort d'Amiel; c'est environ un tiers du "Journal Intime". (cf. M. Philippe Monnier: Le dossier Amiel, - bilan et perspectives d'un siècle de recherches (A paraître).

L'édition sur laquelle s'est basée Benrubi dans ses recherches et ses lectures est celle de son ami B. Bouvier "Fragments d'un journal intime" (Genève Georg, 1922, en 3 volumes) qui était jusqu'à présent l'édition authentique. En revenant à Benrubi et à sa "sympathie" toute particulière pour Amiel, nous pourrons l'expliquer surtout par la tendance cosmopolite de celui-ci qui lui est congénital, à Benrubi. Il en donne les raisons suivantes plus précisément : Amiel repousse tout préjugé national, tout chauvinisme.

"Mon point de vue est philosophique, c'est-à-dire impartial et impersonnel", dit Amiel. "Le seul type qui me plaise, c'est la perfection, c'est l'homme idéal; quant à l'homme national, je le tolère et l'étudie, je ne l'admire pas. Je ne puis admirer que les beaux exemplaires de l'espèce, les grands hommes, les génies, les caractères sublimes, les nobles âmes, et ces exemples se trouvent dans tous les compartiments ethnographiques. Ma patrie de choix est avec les individus choisis. L'illusion patriotique, chauvine, familiale, professionnelle, n'existe pas pour moi.

Mon antipathie n'est pas pour celui-ci ou celui-là, mais pour l'erreur, le préjugé, la sottise, l'exclusivisme, l'exagération. Je n'aime que la justice et la justesse. Liberté intérieure et aspiration à être dans le vrai, voilà mon goût et mon plaisir"...

Amiel exprime la même idée dans les vers "Ubi Patria" :
"La Patrie est aux lieux où l'existence est pleine,
Où l'on est plus aimé, plus aimant et plus fort;
Où l'on s'élève mieux à la grandeur humaine,
Où, pouvant le mieux vivre, on craint le moins la mort"!

Si nous avons essayé de donner une motivation plus détaillée de la parenté spirituelle entre Amiel et Benrubi, c'est que celui-ci s'identifie, à notre avis, avec son idéal supranational et cosmopolite - peut-être encore plus qu'avec celui de Rousseau, et pour des raisons historiques (ils sont les enfants du même siècle) et - sentimentales, parce que Benrubi parle du sentiment cosmique qui nous aide à apprécier sa lutte pour un type de vie européenne et cosmopolite. Le fait que l'auteur de "Ubi Patria" a écrit et composé un des plus célèbres chants patriotiques "Roulez tambours!" ne contredit, selon Benrubi, nullement son cosmopolitisme, comme celui-ci explique dans son article "Die Kulturmission der Schweiz" qu'il a écrit en pleine guerre (en 1915) et voire même dans une revue allemande, parue chez Teubner à Leipzig-Berlin. En le comparant au grand FICHTE, le philosophe allemand, il constate :
"Amiel était un bon européen pour la raison même qu'il étendait l'horizon de la Suisse, en général, et de "sa Suisse romande" en particulier, au-delà de son pays et sur toute l'Europe. La Suisse est destinée, selon Amiel

comme presque aucun autre pays, à réunir en elle-même les caractères germaniques et romands, de les développer et de créer par là quelque chose de tout à fait original, propre à développer la fraternisation des hommes, ce en quoi consiste "le sens de l'histoire"... (Doc. VIII)

En terminant cette comparaison entre le grand écrivain et penseur genevois Henri-Frédéric Amiel et le grand philosophe juif, européen et genevois par choix, Isaac Benrubi, nous osons dire, - en nous servant d'un terme en hébreu que nous expliquons - que Benrubi était le "hassid" par excellence d'Amiel! ("חַסִּיד" = Hassid, ce qui signifie : un adepte fervent, ardent et fidèle de son Rabbin "Miraculeux" c'est-à-dire capable de faire des miracles).

Dans un article de la même revue "Internationale Zeitschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik" (de l'année 1917) à laquelle il collabore malgré tout, au milieu de cette guerre meurtrière qui était à son égard une "catastrophe presque personnelle", sur "Gibt es eine nationale Philosophie?", où il réfute d'une façon magistrale et tout à fait motivée les thèses de ses maîtres, l'allemand/ Wilhelm WUNDT, d'un côté, et du "français" Henri BERGSON lui-même, de l'autre, par lesquelles ils essayent de prouver et de justifier qu'il y a une philosophie nationale, donc une philosophie allemande d'une part; aussi bien qu'une typiquement française (et sans influence d'autres pays, comme l'Allemagne) article excellent où il dit en concluant : (cité d'après l'original en allemand pour plus de précision),

"... wir werden auch bei aller Anerkennung der nationalen Eigenschaften auf allen Gebieten des geistigen Schaffens sagen müssen, dass es ein Anachronismus ist, mitten im 20. Jahrhundert von einer nationalen Philosophie zu sprechen... Das ist nicht nur eine grosse Gefahr für die Philosophie, sondern überhaupt für das Ganze des Völkerlebens. Und wer würde in der Tat leugnen können, dass in

diesem Verfahren und mithin in der Sprengung der Brücken zwischen den Völkern, Ländern und Zeiten eine der tiefsten Wurzeln des gegenwärtigen Krieges liegt ? Will man daher in Zukunft Katastrophen, wie wir sie jetzt erleben, vermeiden und das Ubel gründlich heilen, muss man auch diese Wurzel ausrotten. Man muss also jene Brücken wieder schlagen, man muss beiden Völkern das Bewusstsein der Solidarität wecken oder stärken; man muss ihnen zeigen, dass sie auf keinem Lebensgebiet einander entbehren können, dass die nationalen Unterschiede relativ und fortwährendem Wechsel unterworfen sind, dass die Völkerharmonie, der Humanismus, -im Sinne eines LEIBNIZ, eines SCHILLER, eines BEETHOVEN- der ideale, das heisst : normale Zustand des Menschengeschlechts ist, kurz dass die Menschheit keine blosse Abstraktion, sondern vielmehr eine höchst konkrete Realität ist und eine gemeinsame Aufgabe zu erfüllen ist : die volle Entfaltung des Menschenwesens, die Verinnerlichung des Daseins, das bewusste Mitarbeiten an der Selbstverwirklichung der Gottheit, die Weltkultur".

Toujours dans la même revue allemande et dans le même ordre d'idées internationales et cosmopolites, Benrubi publie un article enthousiaste sur "L'importance de Rudolf EUCKEN pour l'internationalisation de la vie de l'esprit", à l'occasion du 7ème anniversaire de celui-ci (en 1916); il y fait des éloges à son maître aimé et vénéré qui est resté fidèle à son idéal international, malgré la guerre, à cause de sa lutte intrépide contre les préjugés de races, de nations, de religions, aussi bien que pour son combat énergique en faveur des petites nations, telles que la Suisse, les Pays-Bas et les pays scandinaves, y compris la Finlande pour laquelle il demandait l'indé-

pendance. Le ressort de son activité philosophique est une aspiration à plus de bonheur, à un plus grand épanouissement du caractère humain, à une transformation et spiritualisation de notre vie. C'est le travail collectif de toute l'humanité qui importe à Eucken, le père intellectuel et le modèle moral de Benrubi. Il souligne aussi qu'Eucken fut un des premiers qui ont fait connaître les pensées de Boutroux et Bergson, non pas seulement en Allemagne, mais dans le monde entier, et qu'il a toujours encouragé et appuyé Benrubi dans ses tentatives de médiation franco-allemande d'une façon tout à fait désintéressée.

Benrubi lui-même a essayé de condenser ses propres idées cosmopolites dans deux articles qui sont en quelque sorte l'essence de son grand manuscrit inédit sus-mentionné :

1) "La connaissance intégrale", communication faite à la 12ème réunion annuelle des philosophes de la Suisse Romande et publiée dans la "Revue de Théologie et de Philosophie (no 28, novembre 1918)", où il dit en concluant en des phrases d'une "beauté philosophique" particulière : "Par l'acte du connaître, nous luttons pour le perfectionnement de notre propre être. C'est la nostalgie du microcosme qui aspire à éteindre le macrocosme, de l'"ATMAN" vers le "BRAHMAN" qui est le ressort fondamental, la force motrice de la connaissance. A mesure que la connaissance réussit à satisfaire cette nostalgie, elle introduit plus d'unité dans notre vie, elle nous fait sortir de l'état d'exclusivisme individuel, sexuel, familial, professionnel, confessionnel, etc., et nous rend capables de vivre la vie du Tout. Elle fait disparaître toute scission interne, toute disharmonie dans la vie de l'univers en général, et de l'humanité en particulier. ... La connaissance intégrale est la source du vrai bonheur. Loin de supprimer notre aspiration au bonheur, elle contribue

sans cesse à le purifier et à l'anoblir et cela est vrai du bonheur du "corps" aussi bien que celui de l'"âme", car en réalité il n'y a pas de vie du corps distincte de celle de l'âme. Par le fait même que la connaissance introduit plus d'unité, plus d'harmonie, plus d'amour dans notre vie, elle nous procure la vraie joie. Par conséquent, la conquête de la vérité n'est pas la construction ex nihilo d'un seul homme de génie, d'un seul moment, d'une seule époque, d'un seul courant de pensée, ni d'une seule nation. Nous avons plutôt affaire à une oeuvre collective et progressive qui se constitue et s'accomplit à travers les siècles avec leurs expériences et leurs transformations, et par la collaboration consciente ou inconsciente de différents peuples, de différents mondes de pensée, de différents esprits, de différents êtres terrestres, de différentes planètes de notre système solaire se complétant, se redressant les uns les autres. Et cette oeuvre contribue, de son côté, à la création et à l'enrichissement de ces époques, de ces peuples, de ces mondes de pensées, de ces esprits, de ces êtres et de ces planètes. Bref, la connaissance intégrale est, de même que la vie, une oeuvre de sympathie, de création et d'harmonisation éternelles."

2) Le second article mentionné en haut représente sa "Communication au Neuvième Congrès International de Philosophie (Congrès Descartes, Paris, 1937). A cet égard, il note dans son journal : "J'ai condensé dans cette conférence ("L'idéal moral et la réalité historique") quelques-unes de mes conceptions les plus importantes qui m'ont occupé de longues années, et je dirais même, dès ma jeunesse, vu le fait que ma dissertation est sur "L'idéal moral de Rousseau".

Dans le SOMMAIRE de cette communication au Congrès Descartes, il dit :

"Définissant l'idéal moral comme le but vers lequel l'action individuelle et collective doit tendre afin de contribuer à la réalisation spontanée de la vie de l'esprit, entendue dans le sens d'un règne parfait de justice, de paix, de liberté, de fraternité et de joie, on montre comment et jusqu'à quel point cet idéal loin d'être apposé à la réalité historique, se crée et se réalise progressivement dans et par l'ensemble du mouvement évolutif de l'humanité".

Et pour finir : "Cela est particulièrement vrai des grands créateurs de valeur dans tous les domaines, et en premier lieu des magnifiques modèles de noblesse morale, des saints, des héros. Ils sont de superbes variations de l'incarnation de l'idéal moral dans et par le mouvement historique. Ils nous permettent de voir, chacun à sa manière, l'idéal moral, sinon face à face, du moins en transparence, à peu près comme les grands chefs-d'oeuvre de l'art de tous les temps et de tous les pays nous permettent de voir l'idéal esthétique. Et le nombre de ces héros à travers l'évolution de l'humanité ne constitue-t-il pas une des preuves les plus éclatantes de la manifestation de l'idéal moral dans et par la réalité historique?"

Il y aurait encore beaucoup à dire sur Benrubi cosmopolite, sur sa lutte conséquente et acharnée contre la guerre et pour la compréhension internationale, sur ses vues "politiques" beaucoup plus réalistes que celles de ses amis EINSTEIN et BERGSON (à l'égard de la "Société des Nations, par exemple) lesquels faisaient part de la "Commission de Coopération Intellectuelle Internationale" (en juillet 1924) et par rapport à laquelle Benrubi était très sceptique - et il n'avait que trop raison - mais il était probablement un des seuls intellectuels qui sont restés fidèles à leur idéal européen. Mais fermons le cercle de notre mémoire (à double sens),

non pas en dansant la farandole, (ce que nous avons fait comme étudiants) autour de l'île-Rousseau, mais en y revenant (comme promis dans la deuxième partie, page 15) au moment de la rencontre imprévue entre l'archéologue Alfred BOISSIER et Benrubi, qui était d'ailleurs, quelques fois la cible d'attaques antisémites et xénophobes de la part de journaux genevois à cause de sa collaboration à "La Feuille" - une feuille trop libérale et cosmopolite aux yeux de certains gens et même certains professeurs, - ainsi Benrubi disait lui-même :

Den 30. Juni 1924. - "Vorgestern traf ich an der Brücke, die zur Rousseau-Insel führt, Herrn Alfred Boissier, Archäologe. Er kehrte zurück, um mich zu begleiten. Boissier ist sehr mitteilksam : wir sprachen hauptsächlich über deutsches Geistesleben. Boissier sprach mit grosser Bewunderung von Windelband, dann von Houston Stewart CHAMBERLAIN und auch von Richard WAGNER. Er erzählte mir manches Interessante über Chamberlain und Wagner. Chamberlain hat in Genf studiert und hier zum Doktor der Botanik promoviert. Benrubi ist persönlicher Freund Chamberlains (souligné par moi, YHE)... Wagner ist der Abstammung nach halber Jude. Sein Vater hiess Gejer, Wagner soll das einmal Nietzsche gegenüber gestanden haben. Als Wagner in Genf lebte, interessierte er sich sehr für jüdische Kultmelodien... Boissier besitzt den ganzen "état civil" von Wagner. Daraus hat er mir einiges erzählt. Überhaupt, meinte Boissier, hätten (die Juden) viel Begabung für religiöses Leben, sie sollten das pflegen. Er führte 3 Typen jüdischer Art an, wert im Hinblick auf ihr Judentum (!) eingehend studiert zu werden : EINSTEIN, WAGNER (!) und Sven HEDIN. (Points d'exclamation par l'auteur)".

Benrubi ne raconte pas dans le journal s'il a répondu à Boissier et pris une position quelconque à l'égard de ces faits incroyables. Mais nous nous permettons de donner la réponse au lieu de Benrubi, ("sa mémoire soit bénie", selon une expression en hébreu) et cela en nous référant à la "ENCYCLOPAEDIA JUDAICA" (Jérusalem 1970, version anglaise, tome 5, p. 331) article : H.St.

Chamberlain (1855-1927) était raciste et auteur antisémite. Comme germanophile enthousiaste, il s'installa à Bayreuth où il se lia d'amitié avec Wagner et dont il épousa la fille. Subissant l'influence des idées de Gobineau, Paul Lagard et Wagner, Chamberlain développait sa théorie de la suprématie de la race nordique : les membres de la race et du sang teutonique sont les conducteurs de l'humanité responsables de toutes les valeurs de la civilisation. Selon Chamberlain, les juifs sont une race hybride, incapables d'activité créatrice et essentiellement irreligieux (!) (souligné par le traducteur, YHZ), et leur existence même est un crime envers l'humanité. Toutes les personnalités importantes de l'histoire juive telles que David, Jésus, les Prophètes, sont de souche germanique... Son livre "Die Grundlagen des 19. Jahrhunderts" devenait la source de l'idéologie national-socialiste. Il admirait Adolf HITLER qui était son ami.

2) Quant à Richard Wagner (selon op. cit., tome 16, page 239-240), il attaqua les juifs comme l'incarnation de la puissance monétaire personnifiée par les Rothschilds et représenté par le commercialisme (cf. son pamphlet "Das Judentum in der Musik", publié dans "Zeitschrift für Musik", 1950). Son aversion contre les Juifs fut rationalisée par ses théories racistes qu'il transféra sur le plan artistique, niant la faculté créatrice des juifs, même chez son bienfaiteur Meyerbeer, chez Felix Mendelssohn et chez Heine. Il exposait ses idées de la "mission germanique" de pur sang opposée au matérialisme français et

juif (souligné comme précédemment)...("L'original" se trouve à la B.P.U., Genève)

En se rappelant ces faits "historiques" sus-mentionnés, et en pensant à la causerie idyllique entre notre bon juif Isaac Benrubi et son interlocuteur apparemment philo-sémite Boissier (sur l'île Rousseau) qui était aussi l'ami de Houston Stewart Chamberlain, l'ami du plus grand ennemi des juifs du temps moderne, on ne peut y voir qu'un des paradoxes et contresens les plus affolants et révoltants de notre temps et de l'histoire moderne...

Il est déplorable que cet esprit anti-rousseauiste et anti-amiélien, ou plutôt l'esprit chamberlainien et hitlérien a aussi causé la violation d'une cinquantaine de tombes au cimetière de Veyrier, susmentionné, en 1980 :

il est probable que ceux qui l'ont perpétré ne furent pas trouvés, mais cela reste et restera à jamais une tache sur la ville de Jean Calvin et de Théodore de Bèze, fondateurs de l'université de Genève, et sur la cité de Jean-Jacques Rousseau et d'Amiel, et même s'il n'y a pas de compensation à un tel crime contre les "juifs criminels", selon Chamberlain, il y aura peut-être une espèce de satisfaction "post mortem", si l'on nommait une rue ou une forêt, ou même un peuplier sur l'île-Rousseau à la mémoire de BENRUBI.

Yehouda H. ZEILBERGER, licencié ès Lettres
de l'Université de Genève.

B I B L I O G R A P H I E

(A part les livres mentionnés dans le texte ci-dessus)

- MAIMONIDE Le Guide des Egarés.
- SPINOZA L'Ethique (traduit par Roland Caillouis)
- Albert REIMI Portrait d'un juif.
- Geneviève ERYKMAN La Judéité de Spinoza, (Vrin, 1972)
- Georges FRIEDMAN Leibniz et Spinoza
- Eliane AMADO Les niveaux de l'être (Paris, 1962)
- Léon POLIAKOF L'histoire de l'antisémitisme (Paris, Calman-Lévy, 1969)
- G. SCHOLEM Les grands courants de la mystique juive (Paris Payot, 1968)
- Alexandre SAFRAN La Cabbale
- I. EPSTEIN Le Judaïsme (Payot, 1954)
- Alexandre SAFRAN Israël dans le Temps et dans l'Espace
- André NEHER Résumé de la philosophie juive (dans tome I et III de l'Encyclopédie de la Pléiade, Index Histoire de la Philosophie, Gallimard, 1969 et 1974).
- F. ROSENZWEIG L'Etoile de la Rédemption.
- M. EUBER Récits hassidiques (Albin Michel)
- I. EPSTEIN Le Judaïsme (Payot, 1950)
- Marie CARIOU Bergson et le fait mystique (Editions Aubier Montaigne, Paris, 1976) (livre extraordinaire au point de vue philosophique)
- M. ELIADE Traité d'histoire des religions (Payot, 1970)
- J.-J. ROUSSEAU Oeuvres Complètes (dans l'Edition de la Pléiade)

* * *